

ANALYSE / Avril 2019

Complexité populaire

Pour en finir avec l'idée qu'éducation populaire signifie simplification des problèmes.

Guillermo Kozlowski (guillermo.kozlowski@cfsasbl.be)
CFS asbl

Merci beaucoup à Élisabeth Lagasse pour ses précieux retours

Le monde va s'effondrer, tout mène au effondrement et, en retour, le effondrement explique tout, voici le dernier avatar d'une certaine manière de faire de l'éducation populaire par simplification. Nous prendrons cet exemple pour tenter de développer une autre manière d'appréhender le monde. Comprendre avec quel mode de savoir on arrive à ce genre de simplification, et surtout passer longuement en revue les autres modes de savoir, ceux qui sont délégitimés, dévalorisés, en gardant toujours comme préoccupation centrale l'action possible.



Pour citer ce document : KOZLOWSKI Guillermo, Complexité populaire, cfs asbl, 2019.

URL : http://ep.cfsasbl.be/IMG/pdf/complexite_populaire.pdf

Avec le soutien de :



Complexité populaire

Pour en finir avec l'idée qu'éducation populaire signifie simplification des problèmes.

Guillermo Kozlowski

CFS asbl

Lors d'une formation donnée récemment sur cette thématique, un débat court et passionné s'est lancé à propos d'une question posée par une participante : « Quelle transformation sociale ou incitation à la transformation sociale dans un monde confronté à la collapsologie ? » Étant donné qu'elle s'est en quelque sorte imposée d'elle-même, elle devrait servir comme illustration du lien entre modes de savoir et actions possibles.

Résumons le problème : la collapsologie (l'étude de l'effondrement de la civilisation industrielle et de ce qui pourrait lui succéder) affirme en quelque sorte que la promesse d'un collapse généralisé dans un avenir proche serait une manière efficace de générer une prise de conscience massive. C'est à travers cette figure qu'il serait possible d'alerter sur tous les dérèglements perçus comme systémiques, c'est-à-dire capables d'atteindre le fonctionnement de l'ensemble du système terre. Cette approche est revendiquée expressément comme une pratique d'éducation populaire, une manière efficace de parler aux gens un langage qu'ils peuvent comprendre. Elle donnerait à un grand nombre de gens accès à un certain savoir qui leur permettrait de s'approprier les problématiques écologiques.

Il est devenu courant d'affirmer l'impossibilité d'agir sans fabriquer des récits, des images qui permettent d'ouvrir des possibles, que sans cela nos actions sont très appauvries. C'est certainement vrai, mais du coup il est important de penser aussi ces récits. Le story-telling de la catastrophe globale a, de fait, un certain succès ; néanmoins il ne semble pas suffisant de constater qu'un récit touche les gens pour le justifier. Le problème est que nous sommes touchés par

beaucoup de choses, mais cela n'implique pas que nous soyons capables d'édifier une connaissance, faire quelque chose d'autre que constater passivement qu'elles nous affectent. Notre question sera donc plus pragmatique : quelles possibilités d'action ouvrent ou ferment le type de savoir du collapse ? Quels modes de savoir, et donc aussi quelles possibilités d'action, sont rendues possibles, délégitimées ou marginalisées ? Au-delà de la question ponctuelle de l'approche du monde par le collapse, qui est essentiellement un exemple, ce qui nous intéresse ici est le lien entre savoirs populaires et action politique.

Le pire comme boussole

Le collapse est à venir. Pour comprendre comment cette prédiction nous touche, la première étape de cette analyse devrait être au moins un regard rapide sur le rapport particulier entre l'histoire et les luttes sociales en Occident. En effet, pendant plus de deux siècles, en Occident, les luttes pour transformer la société ont été menées dans le cadre d'un récit autour du progrès. Dans ce rapport au monde, qui faisait largement partie du sens commun de tout un chacun dans ces contrées, l'histoire était un chemin, parfois très accidenté, mais à sens unique, qui menait à un avenir radieux et des lendemains qui chantent¹.

1 Si le mythe du progrès est présent un peu partout en Occident dans les luttes sociales du XIX^{ème} et du XX^{ème} les rapports à ce récit sont extrêmement divers, voire opposés. C'est ce savoir sur l'avenir, traduit en langage économiciste, qui justifie la violence stalinienne. Ce même récit existe, sous la forme d'une certitude, au présent, que l'avenir n'est pas écrit, lors de la Commune de Paris, le résultat est alors très différent. Si nous utilisons ici le terme de mythe c'est au sens de

D'ailleurs c'est bien ce qui était chanté :
« Groupons nous, et demain... », demain tous les espoirs étaient permis. Ce qui était à venir était un monde de rêve.

Ce récit s'était structuré sur une promesse : les hommes pouvaient connaître les lois qui gouvernent la nature et, à travers cette connaissance, maîtriser le monde, bâtir un monde idéal. Or, d'un point de vue politique, scientifique, écologique, urbanistique, il est apparu peu à peu que l'idée d'un paradis sur terre n'était pas concrétisable : un peu partout le monde, les hommes, la nature, la matière, les villes, le langage... se sont avérés trop complexes pour être maîtrisables. Vers la fin du XX^{ème} siècle, il n'est désormais évident pour personne que l'avenir sera meilleur que le présent. Le futur n'est plus une promesse, il est désormais plutôt incertain et inquiétant. Cette déconvenue a engendré un grand mouvement de repli : pour beaucoup, s'il n'y avait pas de promesse quant au résultat, il valait mieux abandonner toute action, se consacrer à soi-même. Certains ont même affirmé que si l'histoire n'était pas un chemin unique, menant vers un paradis sur terre, alors l'histoire était finie : ils annoncèrent donc avec gravité qu'on était arrivés à la fin de l'histoire. Un certain confort matériel, sécurisé militairement, leur permettait probablement de se raconter qu'ils étaient désormais en dehors de l'histoire.

D'une manière générale à partir des années 1980 s'impose l'idée que dans un monde complexe le résultat d'une action est totalement hasardeux. La seule manière de s'orienter dans l'action serait alors de prendre le pire comme phare. Éviter le pire devient la seule certitude. Ainsi, agir devient d'une part préserver les fragiles dynamiques du marché : rendre le monde compatible avec sa mécanique, sous peine d'aboutir au pire. Et, d'autre part, combattre le pire lorsqu'il est en voie de se concrétiser : dans ce cas toute action, aussi violente, quelle qu'elle soit, est justifiée, puisque ça ne peut pas être pire... On retrouve ces deux discours dans les « politiques sociales ». Ainsi lors de chaque réforme on nous rappelle qu'il est

l'anthropologie, comme une pensée qui structure une société, et non au sens positiviste qui ne voit dans les mythes que des croyances sans valeur, des illusions.

indispensable de flexibiliser le marché du travail pour éviter le chômage, dans chaque allongement de l'âge de la retraite il s'agit de soigner l'équilibre du marché, et éviter que le système par répartition disparaisse... On le retrouve aussi dans les interventions militaires qui depuis la guerre du Golfe sont censées éviter le pire et préserver le marché... et mille autres domaines. Fin de l'histoire ?

Réduire la complexité ?

Chez les collapsologues on trouve une étrange synthèse entre le mythe du progrès et la certitude du pire : dans leur vision du monde il y a une certaine évolution de l'histoire, mais elle mène au pire, l'histoire est une autoroute à sens unique vers le collapse généralisé. D'une certaine manière, le désastre écologique provoque chez certaines classes privilégiées le sentiment d'être à nouveau dans l'histoire. Elles sont capables d'éprouver à nouveau certaines évolutions historiques qui les affectent. D'autre part, elles voient souvent le fait d'être affectées elles-mêmes de manière menaçante, elles qui étaient censées être à l'abri de tout, comme un collapse absolu.

À la lecture de leurs travaux, on découvre un catalogue de problèmes, dérèglements, crises, conflits : un véritable capharnaüm de menaces insaisissables et complexes, qui deviendraient transparentes grâce à la certitude du pire, sous la forme du collapse à venir dans un futur proche. D'où l'étendue de leur promesse : si tout ceci nous mène au collapse, il suffirait d'étudier ce point d'aboutissement de tous nos problèmes, le collapse, pour avoir une prise sur l'ensemble de ces histoires. C'est en ce sens qu'ils présentent leur démarche comme de l'éducation populaire, dans la mesure où ils affirment que cela pourrait conscientiser la population, lui rendre accessible la compréhension de toutes ces questions.

« Être catastrophiste, ce n'est pas être pessimiste ou optimiste, c'est être lucide », nous dit Servigne. Il semble alors affirmer qu'on ne peut qu'être catastrophistes à moins d'être dans le déni. Je veux souligner d'abord que la radicalité du discours n'est pas dans la surenchère à la

catastrophe, dans le pari à qui aura la prédiction du futur la plus terrible, ce qui semble parfois le cas dans le positionnement des collapsologues. Être radical implique plutôt de questionner à la racine les phénomènes sociaux, sans les naturaliser. Plutôt que d'anticiper le futur selon une réalité implacable, comprendre les impensés de nos visions du monde, remettre en question ce qui nous semble évident, donné, naturel, me semble être une démarche critique bien plus pertinente et radicale »².

Paradoxalement ce discours a quelque chose de rassurant, qui nous touche d'un point de vue affectif. Ce que Edith Charlton et Miguel Benasayag avaient appelé *La douce certitude du pire*³ dans un livre publié dans les années 1990. Une sorte d'illusion de lucidité, celui qui croit le collapse certain ne pourrait être dupe... Il sait tout, puisque, tout est une étape vers le collapse. Il y a par ailleurs un élément narcissique qu'il ne faut pas négliger dans le fait d'être porteur d'une telle annonce, rien de moins que la fin du monde.

Reprenons alors notre question : ça nous touche, certes, mais comment ça nous affecte? Ici il est question de réactualiser une structure de pensée, où la connaissance de l'avenir structure l'action dans le présent. Tout peut sembler très complexe, le monde peut paraître incompréhensible et surtout insaisissable, mais il serait de fait transparent et surtout serait simple, si l'on remarque que tout mène au collapse. Si le récit du collapse nous touche, c'est qu'il renvoie à une logique de pensée qui nous est familière. La complexité du monde ne serait qu'une apparence, parce qu'on sait où on va. Il suffirait de devenir collapsologue, et regarder le monde du point de vue de cette sorte de méta-connaissance du destin de l'humanité, pour que la complexité du monde soit domptée. Cette complexité se dissoudrait d'autant plus qu'une bonne partie des actions envisagées par les collapsologues prennent comme milieu le monde d'après le

2 Elisabeth Lagasse « Contre l'effondrement, pour une pensée radicale des mondes possibles » publié dans le site Contretemps, https://www.contretemps.eu/effondrement-mondes-possibles/#_ftn1.

3 CHARLTON, Edith. BENASAYAG, Miguel. *Cette douce certitude du pire*, La Découverte, 1990.

collapse, c'est-à-dire un monde qu'ils imaginent très simple.

C'est peut-être à ce niveau que la question de l'éducation populaire est problématique : quel type de savoir est légitime pour l'action ? Est-ce qu'il est nécessaire ou utile de sortir de la complexité pour développer des savoirs populaires ? Est-ce que populaire renvoie à simple, comme on le suppose souvent ?

Quel savoir ?

Comment certains savoirs deviennent centraux et d'autres sont dévalorisés, et avec quelles conséquences politiques ?

Si tout est compréhensible à partir du collapse à venir, c'est un savoir sur l'avenir qui doit structurer l'action, les modes de savoir capables de prédire (ou tenus pour tels) deviennent alors hégémoniques. Dans le cadre du collapse, on peut constater que, si les problématiques et les sources de la collapsologie sont diverses, le mode de savoir proposé tourne presque systématiquement autour des modélisations. La question n'est évidemment pas de nier les conclusions fondamentales des scientifiques sur la disparition de la biodiversité, l'acidification des océans ou le réchauffement climatique. Il n'y a pas de doute sur le fait que ces conclusions sont malheureusement vraies : le problème est l'hégémonie de ce mode de savoir et le lien avec le mode d'action qui lui colle à la peau, les limitations en termes d'actions possibles qu'il génère.

Pour rendre tout ceci plus concret, prenons l'exemple d'une catastrophe écologique particulièrement bien étudiée par le chercheur belge Alexis Zimmer, celle des « brouillards toxiques ».

En résumé : début septembre 1930 un brouillard épais se forme sur la région industrielle de la Meuse, il dure plusieurs jours. Des dizaines de personnes mourront intoxiquées, les animaux et les végétaux seront également touchés. Deux commissions d'enquête vont chercher les causes de la catastrophe. D'après leurs conclusions, il a été causé notamment par les interactions entre

différents rejets industriels et des conditions météorologiques un peu particulières.

Ce que Zimmer étudie avec un soin particulier est le type de savoir qui s'impose, la lecture produite et les conséquences de ce point de vue. Et, c'est au moins aussi important, les types de savoirs qui sont dévalorisés pour permettre cette lecture. Ce n'est pas une question morale, le type de savoir utilisé détermine les actions possibles.

1 Le mode de savoir « légitime »

Le type de savoir qui s'impose est celui dominant dans la chimie moderne. Isoler des éléments chimiques produits par les différents acteurs (notamment les industries), déterminer lesquels sont potentiellement nuisibles, établir les seuils de toxicité de chaque élément.

Ensuite il sera question de produire une sorte de modélisation, à l'époque assez sommaire, de la zone. C'est—à—dire tenter de déterminer dans quelles conditions les éléments présents dans cette région pourraient à l'avenir produire une nouvelle catastrophe.

« Dans les dernières conclusions publiées, la nature, par ses puissances météorologiques, demeure toutefois l'agent premier de la catastrophe. C'est "la réunion des conditions météorologiques exceptionnelles" qui a rendu possible la production en teneur suffisante des composés soufrés. Savant retournement des causes premières. L'industrie comme producteur de gaz et de poussières a disparu. Les conditions effectives d'une telle consommation massive du charbon ne sont pas évoquées »⁴.

Tenir compte des variations climatiques rentre facilement dans une modélisation scientifique. C'est faisable, et surtout c'est considéré comme des éléments appartenant au domaine scientifique. En revanche, rentrer dans la complexité du mode de production lié au charbon tel qu'il s'est implanté pendant des siècles, avec ses implications sociales, économiques, urbanistiques, politiques et géopolitiques, ne permet plus d'obtenir un résultat simple. Modifier ces éléments impliquerait d'invalider les données

de base de cette modélisation. Il faudrait une autre approche de la chimie, de la biologie, questionner le mode de fonctionnement et de la manière de conformer les commissions d'enquête, mais aussi de la politique, de la production industrielle, de l'économie. Tous ces éléments seront donc considérés comme « naturels », et c'est à partir de ce constat qu'on définira ce sur quoi il est possible d'agir et ce sur quoi on ne peut pas agir.

Ce type de savoir permet l'illusion d'une maîtrise possible de la nature par l'homme, simplement parce qu'il ne regarde que ce qui est maîtrisable ou du moins prévisible, le reste étant « naturel ». Naturel entendu par ces experts comme intégrant la nature des hommes, constituant des comportements « normaux », dont ils concluent que, de ce fait, ils ne pourraient en aucun cas être nuisibles. C'est dans cette naturalisation de l'activité économique industrielle que se dessinent les contours du débat et des acteurs légitimes. Ces acteurs légitimes sont notamment les « experts » capables de reconnaître les comportements naturels et de limiter strictement leurs domaines de compétences aux autres variables : le climat, la population notamment. Cette maîtrise qui consiste à prévoir d'après les modèles les conditions dangereuses tout en évacuant la complexité des problèmes est surtout une maîtrise de la population, ce qui est légitimé et valorisé est la nécessité de maîtriser les comportements, le savoir et l'imaginaire de la population.

En termes d'action cela se traduit par une absorption des responsabilités des entreprises, par l'établissement des procédures d'alerte lorsque les conditions dangereuses sont réunies, par des préconisations techniques peu contraignantes vis—à—vis des entreprises, et par la sensibilisation des populations à risque. Comme le souligne Alexis Zimmer c'est sensiblement la même chose aujourd'hui, par exemple en ce qui concerne la pollution aux particules fines⁵.

Donner l'alerte en cas de conditions particulièrement défavorables, prévenir les plus

4 ZIMMER, Alexis. *Brouillards toxiques*, Zones sensibles, 2016, p 69.

5 Les modèles mathématiques sont bien entendu beaucoup plus sophistiqués grâce notamment à la puissance de l'informatique. Mais la logique reste assez semblable, et les actions entreprises aussi.

exposés, demander aux techniciens d'améliorer leurs dispositifs...
Pour sortir d'un domaine d'action possible aussi limité, il faudrait aussi sortir d'un rapport au monde restreint, renouer avec toute une série de modes de connaissance marginalisés.
L'hégémonie d'un mode de savoir où la pollution est naturelle s'est aussi construite sur la délégitimation active de toute une série d'autres modes de rapport au monde.

2 Les savoirs délégitimés

2.1 Les savoirs populaires

Le premier type de savoir qui est combattu est le savoir directement produit par le corps des habitants, celui issu de leur perception sensible. En effet, la manière immédiate dont les habitants sont affectés par les rejets divers des industries, ce sont les odeurs et les brûlures au niveau des voies respiratoires. Ils vont aussi voir les nuages de fumée et les brouillards particulièrement inquiétants. Toute une littérature médicale, produite par des médecins officiels mais aussi par les médecins des usines, s'emploiera à disqualifier ce savoir, à le railler. Dans le discours qu'ils construisent, toutes ces perceptions sont simplement des gênes, en aucun cas un savoir à prendre au sérieux.

« Finker (inspecteur des mines) ne nie pas les odeurs, les irritations, les incommodations. Il se contente d'en corriger la signification. Dans cette histoire, la différence entre inconfort et dommage, impression et réalité, incommodité et insalubrité, est le signe d'une dépossession. Seul l'expert sait interpréter de façon adéquate et par le détour de la science, ce dont les perceptions sensorielles – l'odeur et la vue en particulier – sont la manifestation. Ce savoir lui confère légitimité et autorité, un pouvoir de disqualifier les signes, les paroles et les énoncés jugés inappropriés, des énoncés se tenant sous le seuil d'une certaine scientificité dont il est le garant. Pour les experts, un corps sensible, un corps parlant est un corps qui se leurre. Un bon corps, un corps plausible, un corps à partir duquel un savoir à prétention scientifique peut être construit, est un corps abstrait, un corps réduit à son anatomie ou à

certaines de ses fonctions physiologiques ou comme en attestent les autopsies, un corps mort (...) Littéralement, dans cette histoire, seuls les experts *savent respirer* »⁶.

Dans le discours des experts, il va s'agir de convaincre tout le monde que les sens sont trompeurs, qu'ils ne sont pas un rapport direct au monde puisque chaque corps a des singularités et que par ailleurs les perceptions sont influencées par un milieu, un mode de vie, une histoire, une personnalité. De leur point de vue lorsque les gens écoutent leurs corps, il ne produisent que des illusions. Les perceptions de tout un chacun renvoient à un corps réel trop complexe, dont on ne pourrait jamais savoir vraiment ce qu'il dit. On essaiera de convaincre que ces ressentis se passent essentiellement dans la tête des gens. Qu'ils ont certes des impressions désagréables, mais qu'en réalité il ne se passe rien, ou plutôt qu'à partir de ces ressentis ils ne peuvent pas savoir ce qui se passe. Pour « écouter » les corps, les experts produisent un corps idéal, séparé de ses singularités, de sa manière de vivre, des histoires qui le constituent, de sa personnalité. De leur point de vue le corps nous amènerait à une illusion, et la science nous ramènerait au réel. Le bon corps serait en quelque sorte le corps modélisable, c'est partir du corps abstrait, modélisé, qu'on peut produire un savoir simple, déterminer facilement des causes et des effets, faire des prévisions objectives. Ce qu'ils empêchent, c'est de penser à partir du corps vivant, situé. C'est-à-dire comprendre comment dans la vie que chacun des habitants mène, il est affecté par les fumées toxiques.

Notons que notre question n'est pas tellement d'aller chercher les émotions des habitants, comme le préconisent parfois les collapsologues. Savoir si les habitants sont contents, tristes ou s'ils ont peur, peut parfois être un point de départ, mais la question est plutôt de produire un savoir à partir de la manière dont chacun est affecté par la pollution. Comment le corps en action est affecté ? Quand ? Par quoi ? Bref, ne jamais abandonner l'aspect pratique, comment on mène sa vie, comment ce qui nous affecte augmente ou

6 ZIMMER, Alexis. *Brouillards toxiques*, op cit, p 55.

diminue notre puissance d'agir ? Comment chacun peut comprendre le problème dans ses propres termes, c'est-à-dire avoir un rapport actif à ce qui lui arrive.

Dans un deuxième temps, il s'est agi de dévaloriser aussi tous les savoirs produits par la mise en relation de ces sensations et des connaissances que les habitants possèdent. Les ouvriers ont une connaissance des usines, des produits utilisés, des effets qu'ils peuvent causer sur leur corps, des logiques des patrons, de leur violence, de leur indifférence vis-à-vis des dommages provoqués sur le corps des ouvriers au travail, et aussi de la manière d'affronter ces patrons, de leurs forces et leurs faiblesses. Il y a des savoirs des agriculteurs qui analysent l'effet des industries sur leur production, sur la terre, sur les arbres. La mémoire, directe ou transmise à travers les générations, de ceux qui ont vu les entreprises s'installer, qui connaissent donc l'avant et l'après. Mais aussi des images, un champs lexical, des métaphores propres à une région.

C'est en pensant à ce genre de savoirs que l'agronome d'État M. Thomas affirme : « La croyance populaire est que les brouillards, venant de la vallée de la Meuse, s'étaient chargés en route de fumées malsaines de l'usine à zinc d'Hollogne-aux-Pierres et suffoquaient le bétail à cause des fumées »⁷. Dans le discours qui est en train de s'implanter, penser à partir des expériences revient à fabriquer des croyances : encore une fois les experts vont contester le lien entre ce savoir d'expérience et le monde réel. Dans ce discours on ne peut être sûr d'avoir un rapport réel au monde que lorsqu'il est validé scientifiquement, lorsqu'il peut être modélisé.

Ce n'est pas un simple mépris de classe qui est à l'œuvre, il s'agit d'empêcher toute production de savoir à partir de son expérience, avec ses propres concepts, sa manière de parler, sa manière d'habiter le monde, rendre les gens dépendants d'un savoir externe. Il est question d'imposer un monopole des moyens de production du rapport au monde.

2.2 Les intellectuels organiques

Le deuxième mode de savoir qui est dévalorisé est celui de ce qu'on pourrait appeler avec l'un des grands intellectuels des années 1930, Antonio Gramsci, celui des intellectuels organiques, des intellectuels dont les conditions de vie sont directement liées à celles des travailleurs. Dans son travail Zimmer raconte notamment le travail réalisé par un pharmacien de la région presque un siècle avant la catastrophe. Dans les années 1850 le pharmacien Peeters avait rédigé une brochure intitulée *Guérison radicale de la maladie des pommes de terre et d'autres végétaux*. Cette brochure était le fruit d'une enquête scientifique sur les méfaits de certaines industries. « Elle aborde, entre autres, les mécanismes de la surveillance des usines, les effets de l'acide chlorhydrique sur les êtres organisés, les ressorts de la fabrication de la soude et l'influence des vents et des conditions météorologiques sur la dissipation des gaz de cette industrie. Elle est vendue chez des dizaines de cabaretiers. Des placards en font la promotion »⁸.

Dans son travail, le pharmacien inclut différents domaines, à la fois la météorologie, le fonctionnement des usines, les processus chimiques. Il ne respecte pas les frontières entre les savoirs scientifiques et ceux qui ne le sont pas. Quant on vit sur place, tout ceci est mélangé, fonctionne ensemble. Le périmètre de savoir pertinent de Peeters est établi à partir de la situation dans laquelle il vit, son savoir est situé. Il ne vulgarise pas un savoir théorique, il ne prophétise pas sur la fin du monde, il n'impose pas un savoir surplombant, il produit un savoir théorique utile pour l'action populaire.

Du point de vue des experts des différentes administrations ou de l'université, ce dont parle Peeters constitue des domaines de compétences très différents, ils relèvent de niveaux de savoirs incompatibles entre eux. Toute une série d'experts seront mobilisés pour démentir ses conclusions, étant donné qu'il est sur place il ne serait pas neutre, ses recherches n'auraient pas de valeur scientifique, etc.

7 ZIMMER, Alexis. *Brouillards toxiques*, op cit, p 191.

8 ZIMMER, Alexis. *Brouillards toxiques*, op cit, p 127.

Le discours des années 1930 qui naturalise la pollution a une histoire longue. Une histoire de répression des luttes écologiques populaires qui existaient depuis longtemps et dont 1850 sera un des moments forts. Cette histoire est aussi délégitimée dans le discours de la pollution naturalisée.

2.3 La longue durée historique

Dans une approche linéaire de l'histoire, que celle-ci aille vers le meilleur ou vers le pire, le passé a peu d'importance, puisque on est censé savoir où on va. C'est ce point d'arrivée qui ordonne la lecture de l'histoire. Ainsi pour les industriels des années 1930 l'histoire était le progrès vers une production totalement industrialisée. Du coup le passé était lisible de manière linéaire, à partir des différentes étapes de la production industrielle. Chaque élément était pensable dans une ligne du temps, en fonction du développement industriel qu'il allait permettre. L'invention de la rue, celle des moulins à eau, celle de la machine à vapeur, etc. Chaque découverte est un pas dans cette évolution. Même lorsqu'il admettaient que leurs industries étaient polluantes, c'était pour affirmer ensuite qu'elles n'étaient qu'une étape vers des industries propres... C'est ce monde industriel idéal à venir qui servait de grille de lecture pour affirmer que la pollution industrielle ou l'exploitation de la classe ouvrière du présent étaient un bien, ou du moins un mal nécessaire.

Utiliser le collapse à venir comme grille de lecture est une autre manière de ne pas regarder ce qu'il y a de vivant dans l'histoire. Tout est pensé à partir du lien imaginé avec le collapse à venir. Dans les histoires linéaires tout est binaire, il y a ce qui va dans le sens de l'histoire et ce qui s'y oppose : le bien et le mal, la civilisation et la barbarie... des alternatives infernales.

Au contraire, placer comme le fait Alexis Zimmer, l'ensemble de la production industrielle du charbon dans une perspective historique à long terme permet de comprendre que le mode industriel de production basé sur le charbon se construit dans toutes sortes de rapports de force. Le charbon n'est pas un besoin de l'humanité, au contraire il crée des besoins : une main d'œuvre

nombreuse et bon marché, des techniques d'extraction, des modes de transports, il façonne la production... D'une part l'utilisation du charbon n'est pas une fatalité relative à la nature. D'autre part, ce qui est beaucoup plus important, il y a toutes sortes de modalités de résistance qui peuvent être réactualisées, dont on gagnerait peut-être à tisser des filiations lors des luttes d'aujourd'hui.

Il n'y a pas une histoire simple et linéaire : celle de l'évolution de l'industrialisation, mais beaucoup d'histoires qui se croisent, et qui ne se résument pas à celle de l'industrialisation. Par exemple : la rencontre entre le savoir du pharmacien Peeters et celui des habitants dans les années 1850 sera à l'origine d'un grand mouvement de contestation de la production industrielle. Il y a ici une filiation possible avec un combat populaire pour l'écologie. Cette filiation a été enfouie lorsque les organisations ouvrières ont intégré massivement le discours sur le progrès, mais elle est peut-être réactualisable aujourd'hui, en partie grâce à une recherche historique savante.

Dans les années 1850, ce mouvement sera violemment réprimé au nom de la nécessité du progrès, des intérêts des industriels, de ceux du jeune royaume belge, etc. C'est à ce moment-là que se met en place le discours des experts officiels, que ce discours devient le mode de savoir pertinent pour l'action politique d'aménagement du territoire, que ce qui s'en démarque devient illégitime, irrationnel (des croyances, des superstitions, des illusions...) Trouver la filiation de ce discours répressif avec la communication sur les pics de pollution aux particules fines, celle du nuage de Tchernobyl ou celle sur les pesticides ou les OGM... peut être intéressant pour réactiver, légitimer, développer des savoirs populaires, des travaux réalisés par des intellectuels organiques...

2.4 Dans les sciences

Il y a un dernier mode de savoir dont il est important de tenir compte : retrouver, ou en tout cas développer, un dialogue avec les sciences. Non pas avoir accès à des vulgarisations scientifiques et donner des avis arbitraires sur la recherche, ou citer comme parole divine l'étude de l'université de quelque part qui démontre quelque chose...

mais comprendre les problématiques des recherches scientifiques. Ce dialogue s'avère en général particulièrement fécond lorsqu'il concerne la biologie dans la mesure où le rapport au vivant est devenu une question centrale.

Les travaux désormais classiques de Georges Canguilhem sur le *Normal et le pathologique*, sont probablement le meilleur exemple. Canguilhem ne prétend pas invalider la recherche biologique, ce qu'il analyse est comment celle-ci s'est ordonnée sur les notions de normal et de pathologique, alors qu'elle ne peut produire aucune définition satisfaisante de ces notions. Cette question est particulièrement importante parce que l'évaluation des comportements humains à partir du normal et du pathologique va se déployer sur l'ensemble de la société. Par exemple à partir des différentes commissions d'enquête on va établir un seuil normal de pollution et décider que les individus qui ne le supportent pas sont des « populations à risque ». Le risque (la pollution) est normal, ce qui est anormal c'est le peu de résistance de certaines populations. Polluer c'est naturel, ce qui est anormal c'est par exemple être un enfant ou un vieux.

On peut également citer les travaux en cours de Miguel Benasayag sur la *Singularité du vivant*⁹. En effet la majorité des travaux en biologie partent de l'idée qu'il n'y aucune singularité du vivant, qu'il s'agit simplement de processus chimiques très compliqués certes, mais en fin de compte entièrement modélisables. De ce fait la connaissance médiatisée par les modèles serait bien plus pertinente que celle que le vivant peut produire sur son monde. Le travail de Benasayag est d'étudier à partir de connaissances scientifiques les processus non modélisables du vivant. Dit autrement, il ne s'agit pas d'un appel mystique à l'importance de l'humain mais d'une recherche sur ce qu'un savoir centré dans la modélisation ne peut pas prendre en compte, et du coup écrase.

Conclusion

Tous ces savoirs sont écartés parce qu'ils sont irrationnels, c'est-à-dire qu'ils rendent une

9 BENASAYAG, Miguel. *La singularité du vivant*, éditions du Le Pommier, 2017.

certaine rationalité – le progrès, la prospérité économique, la gouvernabilité – impossible. Le développement industriel serait trop complexe pour qu'il soit possible d'en tenir compte, sans mettre en péril le processus. Dans la mesure où on a auparavant naturalisé ces choses, les savoirs qui s'opposent à ce mode de rapport au monde, sont même considérés contre-natures.

Aujourd'hui c'est le marché qui est vécu comme complexe et fragile, c'est ainsi qu'est justifié le soin et l'écoute qui lui sont portés. C'est cette complexité des mécanismes du marché qui nécessite des comportements simples. Des corps dociles, disciplinés, des modèles de corps plus que des corps ou, encore mieux, des corps numérisables. Des travailleurs, des élèves et même souvent des activistes aux compétences simples, définies et prévisibles. Une histoire linéaire dans laquelle il ne s'est rien passé, si ce n'est le développement naturel du marché. Une science qui ne serait valable que lorsqu'elle fait de la technique son unique interlocuteur, et qu'elle est évaluable avec des critères économiques simples.

Ce sont aussi des solutions simples qui sont proposées pour le désastre écologique. Des invraisemblables projets de géo-ingénierie, qui envisagent même de modifier l'atmosphère terrestre. Des projets trans-humanistes, visant à créer des « hommes augmentés ». S'il y a un problème avec le milieu, c'est simple, on le modifie, même chose avec le vivant ou l'humanité.

C'est cette même simplicité qui est mise en avant par les collapsologues. « On ne devrait pas s'en étonner. Les compagnons de pensée des collapsologues sont le GIEC et le Club de Rome, soit des organes gouvernementaux qui ont été mis sur pied, d'initiative publique ou privée, pour fabriquer des *révélations sans peuples* et *sans devenirs particuliers*. Projections, modèles, courbes, camemberts ; ces organes-là ont pour seule ambition de traquer et prolonger les tendances en cours et de le faire en vue d'un meilleur pilotage, par les gouvernements, du vaisseau Planète-Terre enfin unifié. C'est une entreprise de monitoring bio-géo-physique. Si, pour ces organes, il ne faudrait rien nier des complexités (entendez : boucles de rétroaction, interdépendances

multifactorielles et seuils d'emballement), il faudrait pouvoir gouverner en dépit de cette complexité »¹⁰.

L'éducation populaire, c'est justement la contestation en acte de ce mode de rapport au monde. On ne freinera pas le désastre écologique en adoptant la bonne manière de penser, qui se prétend simple. Parce que c'est justement le mode de savoir qui produit des désastres. Lorsqu'on évacue la complexité il devient impossible d'agir, on élimine toute prise avec le monde, et on ne peut que suivre le cours des choses, être gouvernés, devenir gouvernables. Lorsqu'on s'accepte comme simples on sert de matière première pour des fonctionnements complexes.

S'il est important de fabriquer des récits, des images, c'est justement pour retrouver des modes de pensée complexe. Pas forcément des récits très compliqués ou très sophistiqués, mais des récits qui ajoutent de la complexité parce qu'ils ne s'articulent pas avec le récit hégémonique. Parce qu'ils relèvent d'autres manières d'être au monde, fonctionnent dans d'autres temporalités, dans des logiques narratives qui ne s'agrègent pas avec celles du grand récit de la naturalité de l'économie néolibérale.

Si on revient au collapse et à l'éducation populaire, plutôt que simplifier, c'est-à-dire produire des savoirs compatibles avec les technocrates, il serait intéressant de complexifier : multiplier les modes de savoir, les types de rapport au monde, histoire de rendre la dévastation plus difficile.

Guillermo Kozlowski
contact : guillermo.kozlowski@cfsasbl.be
Toutes les publications sur <http://ep.cfsasbl.be>
(rubrique analyses/études)

10 « Contre l'effondrement : agir pour des milieux vivaces » François Thoreau et Benedikte Zitouni. Paru dans le site de l'entonnnoir : <https://www.entonnnoir.org/2018/12/13/contre-leffondrement/>.